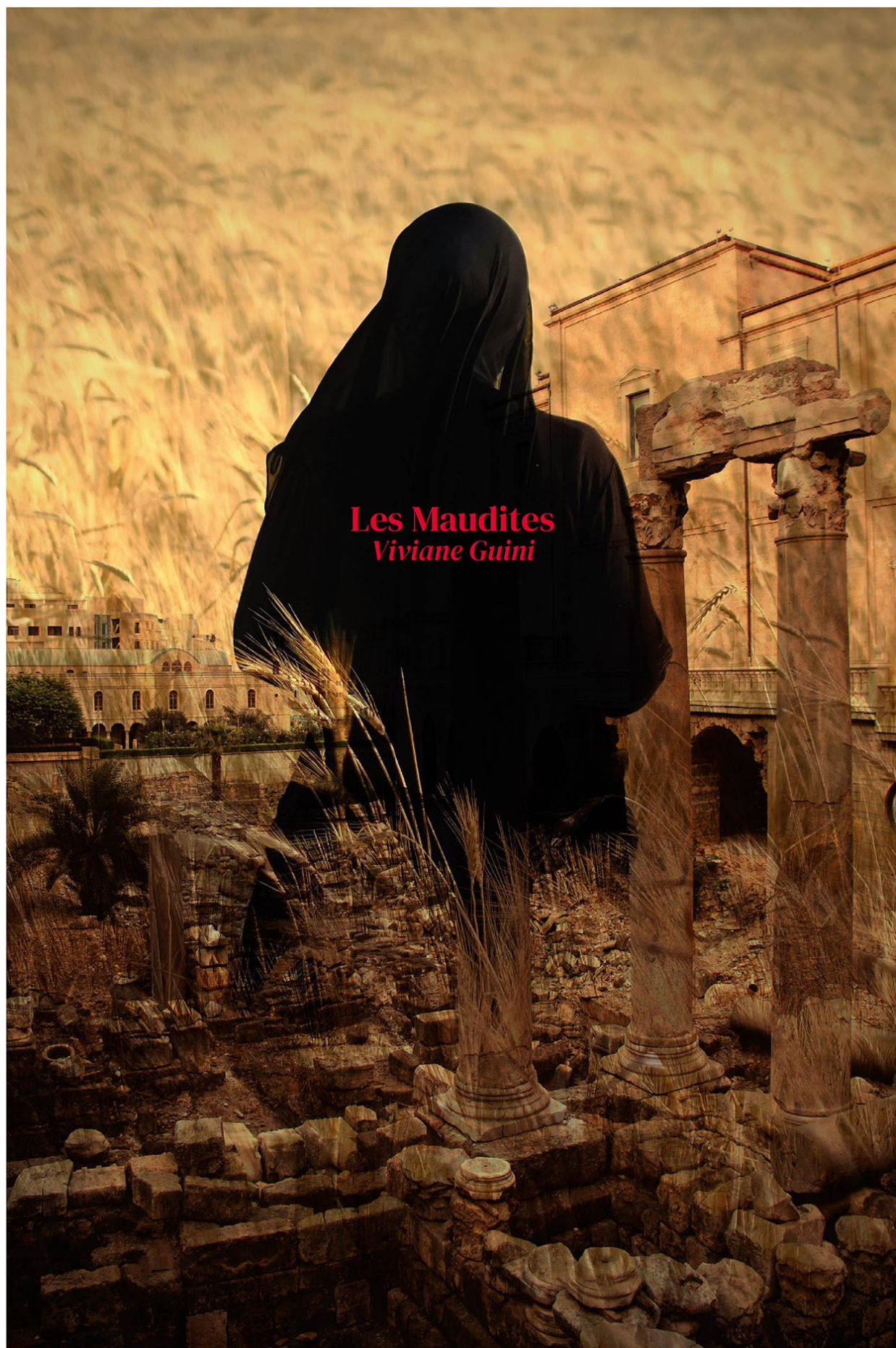




Les Maudites
Viviane Guini

Viviane Guini

Les Maudites

© Viviane Guini, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6596-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nous sommes une minuscule bande de terre ouverte sur la Méditerranée après tout ; aussi inextricables soient nos problèmes, il nous suffit d'un rien pour nous remettre sur pied, nous serrer les coudes et reprendre notre route. « Hayda Lubnan » (« Tel est le Liban »), n'avions-nous de cesse de répéter, comme pour abandonner au destin toute responsabilité de nos errances.

Amal Ghandour, *Le Monde*, 30 octobre 2024

C'est cela que je ne suis jamais parvenu à faire comprendre à mes enfants à propos de ma fascination pour ces paysages : ce silence, cette paix immense des montagnes, comme ultimes témoins de ce que dut être le statisme éternel de la planète avant l'irruption du temps et de l'Histoire, et avant le désordre, la ruine et l'entropie que les hommes ne cessent de produire depuis qu'ils ont commencé à s'agiter sur la terre.

Charif Majdalani, *Beyrouth 2020. Journal d'un effondrement*

Née du fracas.

Il n'y avait pas de mots possibles. Juste l'écroulement des vitres brisées sous le souffle d'une roquette. Les hurlements de la voisine. Le vagissement interminable de son petit dernier. Des chuchotements dans le vacarme. Comme si le bruit veillait. Allait punir toute tentative de paroles.

Dans les abris on chuchotait.

Avant la prochaine explosion. Avant de découvrir, chaque nuit, que la fureur s'était installée dans nos cœurs et qu'aucune phrase apaisante ne parvenait à la faire taire.

Je disais, ça crie dans ma tête. J'attendais le matin. Bien avant que le village ne commence à s'agiter. Bien avant que ma mère ne m'entraîne dans son tourbillon. Dans ce temps rien qu'à moi, l'aube, où tout est encore blanc. Où la lumière n'a rien dépecé. Où l'on se réjouit des odeurs de thym et d'arbres qui sont parvenues à se faufiler dans cet effondrement. Je me levais. Je poussais la porte de la maison. Un silence suspect. Au fond, près de la frontière, un rapace planait en sourdine. Dans un instant, le laurier rouge qui se cramponnait au muret du cimetière en contrebas allait trouer l'atmosphère cotonneuse. Je guettais l'apparition de la tache de couleur. Je m'y accrochais. C'est la seule qui permettrait l'espoir dans les replis de la nuit.

Ça a duré longtemps. Combien ? Jusqu'à mes seize ans. Jusqu'à ce que je rencontre ce vieillard, derrière le garage, à l'endroit où la bâtisse s'était effondrée et où j'emplissais mes poches de gamine des trésors glanés dans les gravats. Il m'avait dit *tu vois Thara, nous avons beaucoup de choses à nous confier. Ça prendra des heures.* Et l'histoire a commencé là.

Dans le vacarme des jours, j'en avais entendu des paroles crachées, des récits interrompus, des hurlements de révolte et des phrases de haine. Même des murmures d'amour qui se fracassaient contre la dislocation des murs. Dans ma cervelle de petite fille, du bruit. Je préférais défier l'aube. Attendre la fleur. Et couvrir le tumulte de mes propres chimères.

La langue pour raconter, celle qui se tisse de tous les chocs sur la peau, celle-là restait tapie dans le magma de mon enfance. S'en déprendrait peut-être un jour. Plût au Très-Haut. Pour se frayer, enfin, un chemin au milieu des

décombres.

PREMIÈRE PARTIE : ASMA

Le mort et l'enfant

Elle avait été la première à entendre le roulement. Un léger tremblement sous ses pieds. Dans ce pays de montagnes, souvent la terre grondait. Elle avait continué sa route, le panier de linge fiché sur sa tête, ses hanches épousant comme on danse, les aspérités du chemin. C'était le jour de la lessive. Le soleil grignotait déjà l'ombre des figuiers de barbarie. Dissimulée aux regards, Asma se hâte jusqu'au lavoir. À nouveau, elle a préféré contourner les maisons par le nord, à travers les entrelacs de lauriers roses, de genévriers et d'arbousiers. Sa charge pèse. Les feuilles acérées strient ses chevilles. Mais elle se l'est juré. Plus jamais elle ne gagnerait le bassin par la rue principale du village. La dernière fois qu'elle s'y était risquée, elle avait découvert Salimeh sa voisine, en grande conversation avec Lamia et Zenab. Les trois matrones avaient levé la tête en la voyant arriver. Elles l'avaient détaillée de bas en haut, s'attardant sur sa robe colorée et sur les mèches rebelles qui dépassaient de son foulard. Elles avaient craché par terre. « Que le Très-Haut nous pardonne », avait-elle entendu. Elle avait passé son chemin, sa corbeille de linge devenue inutile, convaincue dans l'instant que le lieu lui était interdit. Elle avait continué sa route sans trembler, juste le temps de saisir dans son dos :

— Cette guerre, c'est bien depuis qu'elle a mis les pieds chez nous, l'étrangère. Je m'en souviens. Elle avait à peine ôté son voile de mariée que nos hommes étaient déjà partis. Huit mois de tueries, de famine et de maladies.

— Tu parles d'or, Salimeh. Je l'ai encore vue ramasser les légumes avariés à la fin du souk, cette semaine. Cette femme-là, elle a attiré le mauvais œil. Pas étonnant que rien ne pousse dans son pré, derrière chez elle.

Asma avance bravache, la tête haute, les yeux perdus sur les sommets pelés tout autour. Aujourd'hui peut-être ? Qui sait ? Sélim avait promis. *Ma tendre, ma bien-aimée, le jour de mon retour, je ne suivrai pas les hommes pour rentrer au village. Je me faufile dans les venelles derrière chez nous. L'odeur mentholée de nos eucalyptus me guidera jusqu'à toi. Je t'apporterai une poignée de sable de cet espace infini de l'autre côté de la frontière. Il est doux comme tes joues. Soyeux comme tes cheveux. Un jour, quand cette folie aura pris fin, je t'emmènerai.*

Depuis huit mois, Asma n'avance que pour sentir contre sa peau la promesse du désert, le souffle de son homme. Elle balaye cette pensée de sa main libre, attentive à ne pas perdre l'équilibre. Et voilà qu'à nouveau, sa bassine vacille sur son crâne. Cette fois, elle s'arrête, à l'affût. Jauge la terre devant elle du bout de sa savate. Un pied. Puis l'autre. Elle n'est pas sûre. La lessive ne peut pas attendre. Bientôt, les mégères auront repris possession du coin. Il lui faut traire la chèvre, trier les lentilles, mettre les galettes à cuire. Des ondes sourdes lui martèlent les tempes. Elle s'immobilise pour de bon. Se concentre. Guette d'autres vibrations. Cela vient de très loin. Mais elle en est certaine maintenant. Elle lâche son fardeau à ses pieds. Le tremblement s'est mué en grondement. Un grondement si évident qu'Asma abandonne sa tâche. Il est temps. Elle se met à courir en sens inverse vers le village. Elle ne peut arriver après son amour. Elle va s'asseoir dans l'ombre fraîche du patio, là où Sélim et elle ont coutume de regarder les rayons du soleil disparaître derrière la montagne. Elle va attraper le sac qui contient les tiges de lavande. Elle a bien avancé déjà. Elle fabrique des tressages pour embaumer les draps. Ça apaisera son cœur qui cogne dans sa poitrine. Elle ne doit pas trembler. Elle attendra un peu pour lui dire son secret.

Mais à peine a-t-elle atteint les premières maisons, qu'elle est happée par un flot désordonné de femmes et d'enfants qui se pressent vers la sortie, à l'endroit où les arbres s'arrêtent et où s'étend le champ. Juste au-dessous des sommets. Des portes claquent. Des bébés braillent. On laisse en plan les tapis, les marmites et les palabres. Le village n'est bientôt plus qu'une course affolée pour arriver en tête. Car désormais toute la vallée résonne. Des roulements de tambour couvrent le vacarme. Ça monte comme un grand tonnerre qui secoue tout ce qui tient. C'est bien cela. Les hommes reviennent. C'en est fini ! La guerre est finie.

Si elle parvenait à avancer jusqu'à la ruelle. À l'endroit où la voie principale bifurque pour mener à l'épicerie de Rhida. De là, elle connaît les passages par les cours. À l'embranchement, elle pourra s'extraire de la masse. Elle retrouvera le chemin des eucalyptus. Peut-être Sélim la précède-t-il ? Elle voit son grand corps souple glisser devant elle, cette façon lente, maîtrisée, d'aborder sa route, empli des réflexions qui nourrissent sa marche. Quelqu'un la projette en avant. Son pied heurte un pavé. Elle manque de tomber. Et soudain, elle s'inquiète. A-t-elle laissé la porte de la maison ouverte ? Le lit est-il bien fait ? Sélim comprendra-t-il le potager en friche ? Depuis huit mois, il ne sait pas combien l'eau était rare. Huit mois. Une si grande souffrance. Mais Asma est confiante.

Jamais Sélim ne s'est plaint d'elle. Depuis le premier jour où il l'a déposée chez lui, elle est sereine. Il a toujours veillé sur elle.

Pourtant, la qualité de l'air a changé. L'atmosphère est poisseuse à l'entrée de l'esplanade. Le cortège tangué. Se cogne aux premiers rangs. Se fige. Plus un son à présent. Seules des respirations. Les femmes ne veulent plus avancer. La terreur les cloue sur place.

Face à elles, les combattants épargnés sont alignés sur leurs chevaux. On est en 1926. La grande révolte des Druzes contre les Français vient de s'achever. Quelques pas devant, le chef se tient bien droit. Il porte les décorations et l'emblème du village. Les autres sont des ombres. Leurs cheveux emmêlés pendent sur leurs barbes poussiéreuses. Leurs vêtements en lambeaux laissent voir les blessures. Leurs yeux rougis ne pleurent pas leurs douleurs. Ils rappellent le sang. Voilà huit mois et treize jours qu'ils sont partis se battre. Mais ils sont là bien droits sur leurs montures. Chacun exhibe son étendard d'où flottent autant de rubans qu'ils ont tué d'ennemis. Aux pieds des vainqueurs arborant leur triomphe, une marée de draps blancs recouvre la poussière. Ce sont leurs morts. Ils sont posés côte à côte, le corps enveloppé de ce suaire, la tête dépassant du linceul pour être reconnue. Chaque femme fait une prière, implore qu'il s'agisse du voisin. Un râle animal les réveille. L'une d'elles a trouvé son mari. C'est un signal. D'une poussée sauvage, elles s'engloutissent dans ce charnier. Des dizaines de formes déhanchées, hagardes, oscillent. Cherchent. Se précipitent. S'effondrent. S'arrachant les cheveux, elles hurlent, mains tendues et insultent ceux qui restent.

Dans cette sarabande funèbre, Asma hésite. Plus d'obstacles devant elle. Maintenant. Maintenant, elle peut prendre ses jambes à son cou et s'enfuir. Courir rejoindre le patio où son homme l'attend. Mais ses pieds refusent de lui obéir. Ses yeux se rivent sur la rangée des corps au sol. De loin en loin, on la bouscule. Elle chancelle. Se sent projetée vers les femmes en contrebas. Alors elle avance, aspirée par une puissance en elle qui force ses pas. Elle marche comme elle a toujours marché, les épaules en arrière, la tête haute. Le regard qui cherche la tache. Souvent, elle trébuche. Se redresse. Elle tient bon. L'enfant pousse en elle. Peut-être que non. Peut-être que son homme est cette silhouette là-bas, mutilée, mais vaillante. De l'endroit où elle se trouve, elle ne voit pas son front. Elle avait tant aimé cette petite trace lie de vin juste au-dessus des sourcils